

Le fou du père ou la difficile relation père-fils

Aurélien Boivin

Number 159, Fall 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/61603ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Boivin, A. (2010). Review of [*Le fou du père* ou la difficile relation père-fils]. *Québec français*, (159), 91–93.

Le fou du père ou la difficile relation père-fils

PAR AURÉLIEN BOIVIN*

Quatrième roman de Robert Lalonde, *Le fou du père*¹, publié en 1988, a mérité à son auteur le Grand Prix de la ville de Montréal. Dédié à France Capistan, la compagne de vie de l'écrivain, il est précédé d'une épigraphe tirée d'*Agonie* de Jacques Brault, qui éclaire déjà le lecteur sur le thème principal du roman : la réconciliation, après dix ans de séparation, entre un fils et son père : « Il m'a vu ; il m'attend. Vais-je lui parler ? Que lui dire ? Qu'il est mon miroir et moi, son alouette » (p. [9]).

De quoi s'agit-il ?

L'intrigue, racontée à la première personne sous la forme d'une confession ou d'un journal intime non daté, met en scène un homme d'une trentaine d'années, le narrateur, qui quitte la ville où il est installé depuis dix ans pour tenter de renouer avec son père. Ce voyage vers le passé, cette quête vers le pays de ses origines, il l'effectue seul, avec l'assentiment de sa compagne à qui il s'adresse, lui révélant ainsi les secrets de son enfance difficile entre une mère morte trop tôt et un père violent, qu'il voudrait comprendre avant qu'il disparaisse. Pendant son séjour de quelques jours à peine, il retrouve la nature primitive, sauvage, rebelle de son enfance, la forêt qu'il a souvent arpentée avec ce père exigeant et si peu communicatif, si peu présent aussi, et la rivière, sur les bords de laquelle il a tant de fois épanché ses malheurs et qui lui rappelle un lot de souvenirs, des bons comme des mauvais. Mais, encore plus, il veut faire la paix avec son père, non seulement avec l'aide des mots – il est écrivain –, mais aussi en posant des gestes concrets pour assurer cette réconciliation tant souhaitée, cette véritable quête d'amour, à ses yeux. Tout ne se passe



toutefois pas comme il l'avait imaginé. À la suite de la fermeture du moulin qui assurait l'existence de la majorité des habitants du village, aujourd'hui déserté, son père s'est réfugié dans une modeste cabane en pleine forêt, où il vit en marginal, tel un vrai sauvage. À trois reprises, pendant son séjour, le narrateur quitte en canoë l'univers de son père pour se rendre au bureau de poste, presque abandonné, pour prendre possession chaque fois d'une lettre que lui adresse sa compagne, selon une entente conclue avant son départ de la ville, avec l'interdiction pour lui de lui écrire ou de lui téléphoner. De retour à la cabane, quelques jours après son arrivée, il trouve son père ivre qui, à la faveur de la nuit, victime d'une crise de démence, s'attaque, à coups de hache, à la destruction d'un mur de sa cabane. Il espérait ainsi répondre au désir de son épouse, morte depuis plusieurs années, de jouir d'une fenêtre pour y faire entrer le soleil (p. 116). Le fils parvient à le prendre, à le ligoter et à l'attacher au tronc d'un arbre pour contenir la violence qui assaille son père et qu'il lui a communiquée. Le lendemain, le fils surprend son père, ému, devant une photo de sa mère. Il veut aller la rejoindre et pointe vers lui son arme. C'est ce moment que le fils choisit pour lui déclarer son amour, un amour depuis si longtemps bafoué, contenu. C'est d'ailleurs une scène d'amour qui conclut le roman, en brisant le silence et en amorçant la délivrance de ces deux êtres, jusqu'à étrangers l'un à l'autre. Comme le précise Yvon Bernier, qui réfute l'affirmation de

Lalonde lui-même qui ne croit pas à une scène d'inceste, « on comprend que ce fils altéré d'amour paternel n'avait au fond pas d'autre chemin que celui de la chair pour arriver à dégeler l'âme de son père durcie par la vie, aussi l'a-t-il emprunté comme d'autres s'accrochent à une planche de salut² ». Avant que le fils reparte vers la ville, au terme de ce voyage initiatique, le père l'invite à revenir le visiter à Noël en compagnie de son amoureuse avec la promesse de sa part de ne pas lui faire peur (p. 149). La réconciliation a bel et bien eu lieu.

Le titre

Il s'explique sans doute par cet amour inavoué, même « épouvantable³ », selon Jean-Roch Boivin, du fils pour son père, qui, par son attitude dominatrice, violente, tout empreinte de rage, a empoisonné en quelque sorte la relation non seulement avec son fils mais aussi avec son épouse. Un autre passage peut apporter une autre explication au titre du roman. Un peu avant son retour à la ville, le narrateur croise un jeune garçon, Laurier, qui se promène dans son canoë, qu'il a emprunté sans sa permission. Pris en flagrant délit, le garçon se confond en excuses, mais il souhaitait faire une dernière excursion sur la rivière avant de quitter définitivement le village contre son gré. En lui ramenant la frêle embarcation qu'il manie avec dextérité, il met en garde le narrateur : « Faites attention au fou du moulin. Y tire sur tout ce qu'il voit ! » (p. 102). Et le narrateur de conclure : « Le fou du moulin, mon père, qui m'attend dans la cabane » (*ibid.*). Mais selon le marchand général du village, « c'était tout un homme le fou du moulin ! », » (p. 103), ce qu'approuve le narrateur.

Le temps et le lieu

L'intrigue du *Fou du père* ne dure que quelques jours, depuis le départ de la ville du narrateur jusqu'à son retour. Ce voyage a lieu à la fin de l'automne, comme le prouvent plusieurs allusions à la température : le froid, la neige, la dentelle de glace sur la rivière, etc. Même que le narrateur, dans son journal ou ce qui en tient lieu, confie non sans poésie à la compagne aimée : « Il n'y aurait pas de printemps dans mon automne si tu n'étais pas là » (p. 47). Une seule date est donnée : le 24 septembre 1966, date de la fermeture du moulin, qui est rapportée avec une certaine économie de détails. C'est en pleine forêt que se déroule la rencontre du fils et du père, une forêt qui ressemble à toutes les autres, mais que Marie-Claude Fortin⁴ situe dans les environs de Saint-Hilaire. Est-ce en raison de la colline à Séguin, où se réfugie le narrateur pour lire une lettre qu'il vient de recevoir de son amante après avoir volé, sans être vu, quelques pommes dans un verger (p. 86) ? Plusieurs événements toutefois sont évoqués par analepses et se rapportent à l'enfance du narrateur, une enfance malheureuse où il s'est toujours senti de trop, car il est convaincu que sa naissance n'était pas désirée et qu'elle a détruit l'amour du couple : « Et lui, le fils, est venu tout déranger, lui, le petit monstre [est] venu tout changer, tout déranger, pour les chasser du paradis, tous les deux » (p. 83), lui et sa mère. Il est obsédé par l'idée que Dieu l'a « fait naître pour tout détruire entre elle et lui » (p. 84). Mais cette dernière n'est pas du tout d'accord : « Non, non, c'est pas toi, faut pas pleurer, c'est la vie, c'est le moulin et aussi quelque chose d'autre qui dormait en lui et qui s'est réveillé » (*ibid.*). Il faudra au narrateur cette rencontre dans l'univers de son père, qui est aussi le sien, pour qu'il finisse par se dégager de l'ombre de ce père castrateur et pour qu'enfin, avec l'aide de son amante, il puisse projeter sa propre ombre et vivre sa vie d'une façon autonome, voire renaître à la vie.

La structure

Le fou du père est constitué de 26 courts chapitres non numérotés et non titrés. Dans les 15 premiers, le narrateur expose son drame intérieur, celui qui l'oppose à l'univers de son père. S'y entremêlent les réflexions, sentiments, émotions et raisons qui le pous-

sent à entreprendre son voyage au pays de son père et de son enfance, dans l'espoir d'y trouver enfin la paix mais aussi un sens à son existence. Car, comme il le confie à son journal, « [i]l n'y a pas que lui [le père], c'est le monde que je voudrais expliquer en même temps que lui, et si je n'y arrive pas, je bascule et tombe dans le puits des terreurs » (p. 68). Il avoue encore ses peurs, qui sont nombreuses, et rapporte trois rêves qu'il a faits au cours de son voyage, qui trahissent ses obsessions et son ambivalence à l'égard de son père, de même que son amour tant pour sa mère que pour sa compagne. Les 11 derniers chapitres sont plutôt tournés vers l'extérieur, sur les gestes que le narrateur pose pour que se produise la réconciliation avec son père et avec l'univers de son enfance, les objets de sa quête en définitive.

Les personnages

Le fils. C'est le narrateur, qui n'est jamais nommé. Âgé de trente ans, il est écrivain, donc habile avec les mots, contrairement à son père, qu'il a quitté depuis une bonne dizaine d'années pour habiter à la ville. Il décide de tenter une réconciliation avec son père, qu'il hait autant qu'il l'aime. Son arrivée au monde le rend encore coupable et il doute de sa mission : « Je ne pourrai jamais lui dire ce qui me fait si mal encore » (p. 111). Quand il marche vers lui, des colères l'habitent en guise de montures : « Je fouette leurs flancs douloureux, j'avance avec la haine dont je ne veux pas, et puis cette haine floue, lancinante, devient savamment ce courage pour tout. Mais il y en a encore trop. Toujours trop. Elle me vient de lui, cette rage-là » (p. 19). Il cherche l'attitude à adopter à l'égard de son hôte : « Comment, aussi, lui dévoiler tout le dégoût que j'ai pour ce pourrissement du temps mort qui a rendu la tendresse impossible entre lui et moi » (p. 114). Il finit par remonter ce temps et par marcher à la rencontre de son père, source de sa vie, mais une vie qu'il n'a jamais désirée et qu'il aurait voulu utile selon les conseils de sa grand-mère : « Touche, creuse pour trouver les racines, grimpe, renifle, tâte, regarde longtemps et tu cesseras tes questions » (p. 11). Il veut découvrir les raisons qui ont poussé l'auteur de ses jours à s'emmurer vivant et à se réfugier dans le silence, d'où les efforts qu'il déploie pour rejoindre son père, bien

disposé à apprivoiser son monde primitif pour réussir sa mission. Il entend rompre le silence afin que lui et son père soient « égaux tous les deux » (p. 34) et puissent enfin briser ce mutisme entêté de l'un et de l'autre, n'en pouvant plus, lui, « de cette arène qui devient à chaque fois sa cabane, sa forêt, son univers » (p. 26). Il parviendra à rompre enfin ce silence, après une foule de difficultés : évocation des peurs, rappel de la mère, narration de rêves, etc.

Le père. Comme le fils, il n'est jamais nommé. Dans les souvenirs du fils, il a toujours été un être violent, colérique, obstiné, dur avec lui-même et avec les autres, capable de haine et de rage, qu'il a communiquées à son fils, qui a souvent souhaité sa mort (p. 28, 30). Si, au début de son mariage, « [i]l était si fort mais si doux, [qu']il n'aurait pas fait de mal à une mouche », s'« [i]l dansait comme un dieu » (p. 82), il a rapidement changé et est devenu, ce père aux « grosses mains étranges » (p. 53), « le maboul de la rivière » (p. 87), le « spectre du désastre » (p. 99). Au fil du temps, il a profondément changé sans que le fils sache trop pourquoi : « C'était qui ? c'était quoi ? Qu'est-ce qui l'avait si brusquement fait passer du lion à l'hyène, de ce grand dieu valseur, magnifique et tendre, à cet étranger méchant et anéanti contre lequel aucune volonté d'amour ne pourrait jamais rien ? » (p. 84). Il est devenu alcoolique et a fini par en vouloir à son épouse, qu'il a souvent battue et enivrée par jalousie parce que, selon lui, elle aimait (trop) son fils. Il a été le chef du mouvement ouvrier s'opposant à la fermeture du moulin, le seul gagnepain des habitants du village, ce qui lui a valu d'être emprisonné, avec d'autres ouvriers, à la suite d'une beuverie carabinée, le soir même de cette tragique fermeture, dont il ne s'est jamais remis, pas plus que le village, abandonné aujourd'hui. Il s'oppose maintenant au projet d'aménagement d'« un grand parc pour le canoë-camping » et menace de s'en prendre aux visiteurs : « Je les attends ! » (p. 87), se plaît-il à répéter, en montrant son fusil. Selon le fils, son père a souvent fait « le dur pour cacher sa véritable insensibilité, sa maladie » (p. 104). C'est après une crise de démence qu'il parvient enfin à briser le silence et à se réconcilier avec son fils qui lui avoue son amour.

La mère. Elle est la seule à posséder un prénom, Reine, et elle le porte bien, aux yeux du fils, qui la considère comme une sirène, comme la « mère-sirène plus belle, plus vraie que toutes les images de mes livres et qui avait le grand défaut, toujours selon [le père], de m'aimer trop » (p. 28), confie-t-il. Fille de commerçants et musicienne, elle est morte très (trop) tôt, incapable de rendre son homme heureux, lui qui l'a maltraitée au point que le fils évoque ses fuites jusqu'au marais, non loin du village : « C'est ici que je venais quand ça criait trop fort à la maison » (p. 42).

L. C'est ainsi que l'amoureuse ou la compagne du narrateur signe les trois lettres qu'elle lui adresse, depuis son atelier de peintre, en ville. Dans ces lettres, toutes empreintes de poésie, et qui, aux yeux de Jean-Roch Boivin, « sont parmi les plus belles lettres d'amour [qu'il] ait jamais lues⁵ », le lecteur devine facilement qu'elle a bien compris la nécessité pour son compagnon d'entreprendre ce voyage aux sources pour retrouver une raison de vivre. Elle raconte son quotidien, en l'absence de l'être aimé, et imagine les sentiments qui animent son amoureux et les gestes qu'il pose pour réussir sa mission, qu'elle sait difficile : « Peut-être qu'en fait, je te vois, que je te trouve là où tu es, que je te saisis, par fragments, mais en mouvement, comme une voyante » (p. 90). Elle sent même sa sueur. Son attente sera comblée, car, la paix revenue dans le cœur de son compagnon, qui avait souhaité revenir auprès d'elle « avec moins de colère » (p. 20), il pourra enfin profiter de la vie à ses côtés. Car, depuis qu'il l'a rencontrée, il sait qu'il allait « cesser de vouloir mourir [...]. J'arrivais au monde, je naissais » (p. 100), confesse-t-il encore.

Les thèmes

La relation père-fils est, avec la nature, sans aucun doute le thème dominant du *Fou du père*. C'est pour faire enfin la paix avec son père que le fils, le narrateur, entreprend ce voyage initiatique et qu'il quitte la ville anonyme pour marcher vers le territoire du père. Il sait que cette démarche ne sera pas facile, mais il doit s'imposer ce retour aux sources pour pouvoir vivre véritablement. Car la rupture qu'il vit avec ce père, qui lui a refusé jusque-là son amour, l'a empêché de vivre pleinement : « Depuis toujours, en

face de lui, je fuis, je m'échappe, je fabrique mes rêves, je troque mon malheur contre le songe préféré, mon obsession où je suis tout entier livré au désir qui me soulage tout de suite, en emportant sa réalité à lui et aussi le temps » (p. 112).

La nature. Comme dans les romans précédents de Lalonde, la nature n'est pas qu'un simple décor ; elle joue un rôle si important dans *Le fou du père* qu'elle peut même être considérée comme un personnage. C'est un véritable pèlerinage qu'entreprend le narrateur vers les lieux de son enfance où il a connu un grand amour pour sa mère mais aussi de grands malheurs auprès de son père. Il renoue avec la rivière qui l'a si souvent consolé, qui l'a pris dans son sein et qui lui a fait connaître des heures tranquilles et sereines. C'est cette même rivière qu'il retrouve en compagnie de son père et qui semble préparer, sinon la communion avec lui, du moins les retrouvailles. Il y a de fort belles pages consacrées à cette nature primitive, sauvage, ce qui permet au narrateur et, partant, au romancier, de se transformer en véritable poète : « La lune a un peu bougé, mais ses reflets donnent toujours cette lactance remuante au dos de la rivière, ces frissons d'argent mat qui égareraient le navigateur de nuit facilement hypnotisé » (p. 18). « Je marche dans le petit sentier de sable. Ça sent la gomme de pin et l'eau mêlée d'algues » (*ibid.*).

La quête d'identité. Le narrateur quitte la ville pour remonter aux sources à la recherche de son père et retrouver sa propre identité, que lui a spoliée son père, car elle est essentielle à son bonheur. Cette quête d'identité peut être aussi pour le narrateur une quête d'absolu dans un monde qui se cherche.

L'amour versus la haine. *Le fou du père* est un roman de contrastes où l'amour et la haine s'opposent : amour réciproque du père et du fils, amour de la mère et haine du père, amour de la nature et rejet de la ville... Il y a aussi contraste entre culture et nature, « le père étant un homme de gestes et le fils, homme de mots⁶ », contraste encore entre le malheur de l'enfance et le bonheur que connaît maintenant ce fils avec l'amoureuse de la ville. Il faudrait encore parler de la sensualité qui se dégage de ce roman.

La violence. Elle est omniprésente entre les deux hommes, le père et le fils, le premier ayant communiqué la sienne à son fils. C'est d'ailleurs cette violence qui rend la réconciliation si difficile, car elle s'est transformée en **folie**, autre thème important du roman, dans le personnage du père, ainsi qu'on peut le constater tout au long du roman, en particulier lors de sa crise de démence que le narrateur prend la peine de décrire et qui le force à lui avouer enfin son amour. La violence du père plonge le narrateur dans l'enfer de **la peur**, autre thème qu'exploite le roman.

La portée du roman

Avec *Le Fou du père*, un roman sans dialogue, Robert Lalonde a voulu montrer que l'incompréhension entre deux êtres peut rendre la vie insupportable. Les deux protagonistes, devenus des antagonistes, même s'ils sont concrètement ensemble dans la même cabane, dans la même rivière, dans la même forêt, sont isolés dans leur mutisme têtue, « perdus dans la même contemplation de leur amour absent, le père fixant le portrait de celle qu'il a perdue à tout jamais, le fils parcourant une lettre que lui a écrite celle qu'il aime, et qu'il ira rejoindre seulement après avoir brisé ce silence qui l'étouffe, après avoir ouvert l'écluse et libéré trente ans de mots refoulés à la gorge⁷ », comme le précise Marie-Claude Fortin. Il y a dans ce roman une belle leçon de vie pour ceux et celles qui « ont décidé de vivre plutôt que de survivre⁸ ». □

* Professeur de littérature québécoise, Université Laval

Notes

- 1 *Le fou du père. Roman*, [Montréal] Boréal, [2010], 149[1] p. (« Boréal compact, n° 213). [1^{re} édition : 1988].
- 2 Yvon Bernier, « Tant qu'il y aura des fils... », *Lettres québécoises*, n° 50 (été 1988), p. 21-22 [v. p. 22].
- 3 Jean-Roch Boivin, « Comme un chant rauque et grave : le roman de l'impossible étreinte », *Le Devoir*, 6 février 1988, p. D-3.
- 4 Marie-Claude Fortin, « Post scriptum », *Voir* (Montréal), semaine du 21 ou 27 janvier 1988, p. 9.
- 5 Jean-Roch Boivin, *op. cit.*
- 6 Réginald Martel, « La très pure jouissance de l'enfer », *La Presse*, 5 mars 1988, p. J-1-J-2.
- 7 Marie-Claude Fortin, *op. cit.*
- 8 Michel Laurin, « Le fou du père. Roman de Robert Lalonde », *Nos livres*, mai 1968, p. 29-30.